

24 images

24 iMAGES

50 films

Apolline Caron-Ottavi, Ariel Esteban Cayer, Robert Daudelin, Bruno Dequen, Damien Detcheberry, Ralph Elawani, Éric Falardeau, Julien Fonfrède, Alexandre Fontaine Rousseau, Céline Gobert, Gérard Grugeau, Cédric Laval, Gilles Marsolais, André Roy, Charlotte Selb et Carlos Solano

Numéro 194, mars 2020

Imaginaires du cinéma pour enfants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93098ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron-Ottavi, A., Cayer, A. E., Daudelin, R., Dequen, B., Detcheberry, D., Elawani, R., Falardeau, É., Fonfrède, J., Fontaine Rousseau, A., Gobert, C., Grugeau, G., Laval, C., Marsolais, G., Roy, A., Selb, C. & Solano, C. (2020). 50 films. *24 images*, (194), 100–119.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

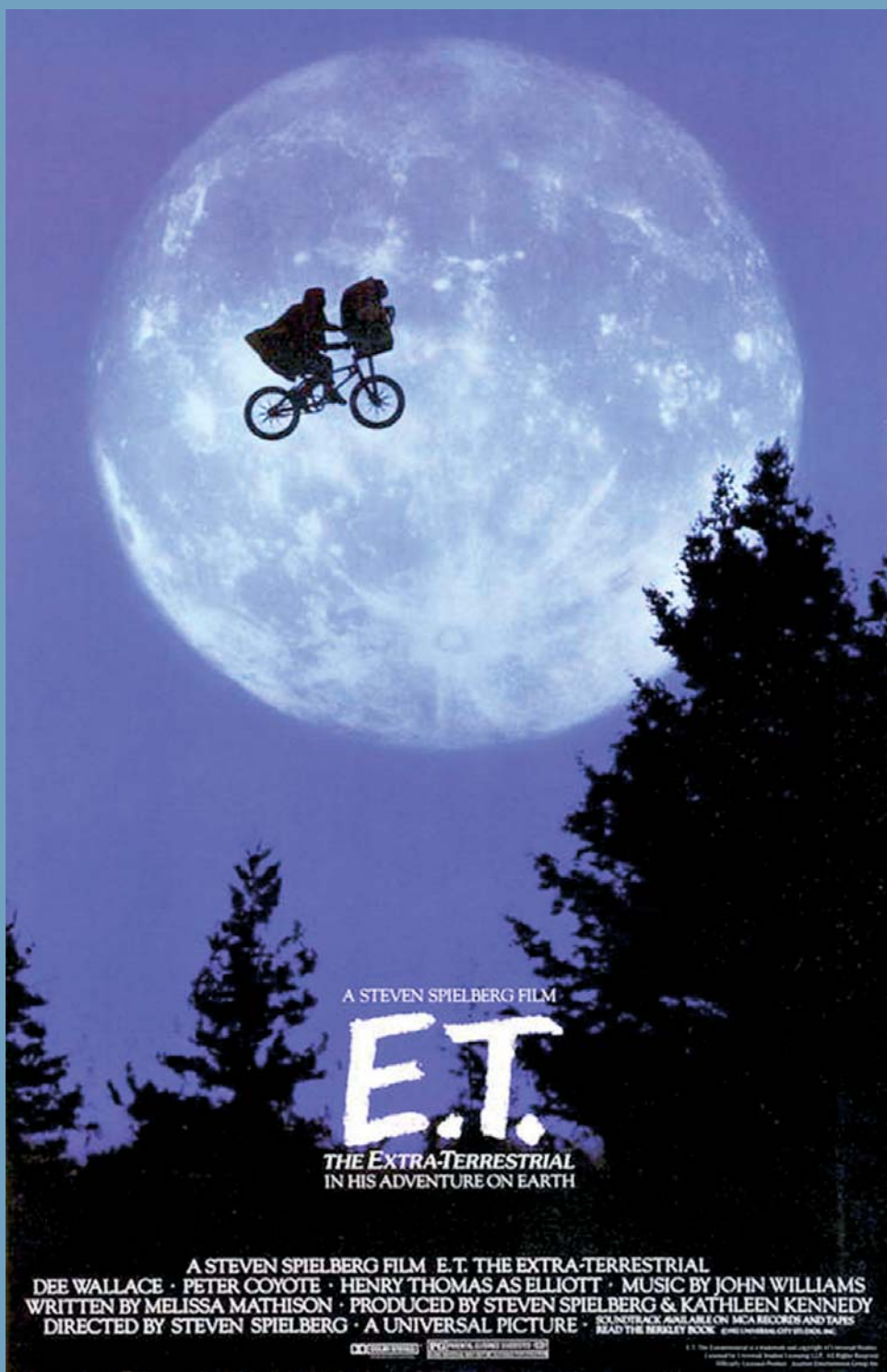
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



A STEVEN SPIELBERG FILM

E.T.

THE EXTRA-TERRESTRIAL
IN HIS ADVENTURE ON EARTH

A STEVEN SPIELBERG FILM E.T. THE EXTRA-TERRESTRIAL
DEE WALLACE · PETER COYOTE · HENRY THOMAS AS ELLIOTT · MUSIC BY JOHN WILLIAMS
WRITTEN BY MELISSA MATHISON · PRODUCED BY STEVEN SPIELBERG & KATHILEEN KENNEDY
DIRECTED BY STEVEN SPIELBERG · A UNIVERSAL PICTURE · SOUNDBLACK AVAILABLE ON MCA RECORDS AND TAPES
READ THE BERKELEY BOOK ©1982 UNIVERSAL CITY STUDIOS, INC.

UNIVERSAL CITY STUDIOS
UNIVERSAL CITY STUDIOS

E.T. The Extra-Terrestrial is a trademark and copyright of Universal Studios
© 1982 Universal Studios, Inc. All Rights Reserved
Universal Studios, Inc. is a registered service mark of Universal Studios, Inc.

↑ E.T. The Extra-Terrestrial de Steven Spielberg (1982)

50 films

De 1932 à 2018, 50 films à découvrir en famille ou à revoir afin de se replonger dans sa propre enfance. 50 œuvres provenant d'un peu partout dans le monde qui nous permettent de cartographier les imaginaires du cinéma pour enfants.

PAR APOLLINE CARON-OTTAVI, ARIEL ESTEBAN CAYER, ROBERT DAUDELIN, BRUNO DEQUEN, DAMIEN DETCHEBERRY, RALPH ELAWANI, ÉRIC FALARDEAU, JULIEN FONFRÈDE, ALEXANDRE FONTAINE ROUSSEAU, CÉLINE GOBERT, GÉRARD GRUGEAU, CÉDRIC LAVAL, GILLES MARSOLAI, ANDRÉ ROY, CHARLOTTE SELB, CARLOS SOLANO.

LE LION DE LA MGM

Véritable catharsis, ce segment qui inaugurerait la plupart des représentations cinématographiques de mon enfance : le lion rugissant de la MGM (Metro Goldwyn Mayer). Comme les trois coups au théâtre, il annonçait le début de la projection et me transportait automatiquement dans une autre dimension, dans un autre univers loin de mes « gros » problèmes d'enfant. À deux ou trois reprises, en hurlant, je bondissais alors sur le long banc de bois qui servait de fauteuil collectif dans le sous-sol d'une salle paroissiale, et l'un de mes frères (à peine plus âgé que moi) devait m'y rabattre à chaque fois !

Attention, il ne s'agit pas de n'importe quel lion, mais bien de celui qui rugit trois fois (une rareté pour les collectionneurs), de ce lion qui manifestement en a vu d'autres et qui semble porter le poids de l'univers après avoir livré maints combats. À mes yeux candides, il était l'incarnation même de la force tranquille, du mâle courageux qui n'a plus rien à prouver. En fait, au vu de sa crinière qui n'est pas flamboyante, il pourrait tout aussi bien s'agir d'une lionne, mais à cet âge tendre, on est tout excusé de la méprise et personne ne viendra troubler notre rêve passionnant !

Et surtout, on ne saurait le confondre avec Jackie the Lion, qui effrayait tant Laurel et Hardy. La rigolade dédaigneuse que ce quadrupède efflanqué provoquait chez moi me rapprochait de mon lion de prédilection, me confortait dans le culte que je lui vouais.

Des dizaines d'avatars se sont disputés au fil des ans le privilège de rugir à l'écran, afin d'entretenir la ferveur d'un public innocent. Aujourd'hui exposés dans d'innombrables vignettes qui les font revivre, ces rois déchus de la salle obscure collectionnent des centaines de milliers de visites ou de *likes* sur le Web et les réseaux sociaux. Nostalgie ou devoir de mémoire ?

Incidentement, la mémoire est une faculté qui oublie, mais elle a surtout beaucoup d'imagination. Et le temps se charge d'amplifier ou de modifier celle-ci en fonction de l'angle et de l'éclairage de départ. À coup sûr, le lion de la MGM fut le sésame de ma cinéphilie et, dans mon souvenir, d'abord l'emblème

du cinéma pour enfants. Mais, pour être honnête, il se pourrait bien, tout compte fait, que j'aie aussi vibré aux multiples facettes de ce lion solitaire. – GM

TARZAN THE APE MAN

W. S. Van Dyke / États-Unis / 1932

Tout enfant éprouve une attirance mâtinée de crainte pour l'univers mystérieux de la jungle. Impénétrable, balisée de sentiers hasardeux qui se dérobent ou qui se fauflent entre les falaises, celle-ci est à la source d'une peur légitime, mais recherchée. *Tarzan the Ape Man* de W. S. Van Dyke, avec Johnny Weissmuller, conçu comme un divertissement mais devenu un film de référence, aura été pour plusieurs générations la porte d'entrée de ce territoire interdit. Celui-ci correspond à la projection fantasmée d'une jungle africaine luxuriante. Le noir et blanc accentue l'exotisme des situations, mais il ne camoufle pas le fait que la jungle est l'endroit de tous les dangers. Pour apprécier l'imagerie naïve de ce film mythique, une production MGM datée et tournée à Hollywood au moyen de décors, trucages, rétroprojections et prouesses en tous genres, il faut retrouver son âme et son regard d'enfant. – GM

THE WIZARD OF OZ

Victor Fleming / États-Unis / 1939

Comme les contes de Perrault, *The Wizard of Oz* est, paraît-il, un terrain fertile pour les interprétations psychanalytiques. Mais c'est avant tout un produit exemplaire de l'âge d'or du cinéma de studio, très explicitement signé MGM dont ce fut la production la plus coûteuse à l'époque. C'est aussi le triomphe du Technicolor, dont les couleurs saturées arrivent avec la tornade qui va changer la vie de Dorothy et la transporter dans « a place where there is no trouble », c'est-à-dire « over the rainbow ». Tout est possible dans cet univers onirique où la jeune fille retrouve les personnages de son quotidien habillés de leurs traits de caractère les plus évidents. Film culte depuis plus de 80 ans, *The Wizard of Oz* est célèbre pour ses nombreux effets spéciaux, aussi bien que pour ses chansons, notamment celles interprétées par Judy Garland. – RD

MOMOTARO, LE DIVIN SOLDAT DE LA MER

Mitsuyo Seo / Japon / 1945

Tout à fait fascinant, ce long métrage d'animation commandé par le ministère de la Marine du Japon durant la Seconde Guerre mondiale fait suite à un court métrage de 1943, lui aussi réalisé par Mitsuyo Seo. Au-delà de ses indéniables qualités esthétiques, le film nous donne à voir ce à quoi peut ressembler une œuvre de propagande conçue spécifiquement pour les enfants. Le film, derrière les valeurs d'entraide et d'espoir dont il fait la promotion, s'évertue en effet à présenter l'expansionnisme nippon comme une vaste entreprise de libération et de pacification de l'Asie. Mais le film, échappant de manière surprenante à sa propre raison d'être, ne fait pas que glorifier le militarisme : il montre comment la guerre transforme de gentils animaux en bêtes sanguinaires, à travers une série de scènes de combat dont la violence s'avère fulgurante. Si l'ennemi est présenté sous un jour parfaitement ridicule, le soldat japonais apparaît au final comme une figure tragique, dénaturée par les événements. – AFR

MIRACLE ON 34TH STREET

George Seaton / États-Unis / 1947

Cette comédie dramatique qui se déroule entre *Thanksgiving* et Noël est présentée régulièrement à la télévision durant les fêtes de fin d'année. C'est un classique pour toute la famille ; il est certes un conte de Noël, mais il est surtout un portrait vif des us et coutumes des Américains. Les répliques y sont savoureuses, et le suspense y est plutôt absurde (il rend crédible ce qui ne l'est pas) : un vieil homme qui se fait passer pour le père Noël doit prouver devant un tribunal qu'il est le vrai. Il n'est pas nécessaire de dire comment il s'y prend, sinon qu'une fin heureuse clôt ce film aux interprètes impeccables que sont, entre autres, Maureen O'Hara, Nathalie Wood et Edmund Gwenn (oscar du meilleur second rôle). On y trouve tout le charme des films de studios de l'époque : joyeux, chaleureux, captivants. – AR

BONJOUR ÉLÉPHANT !

Gianni Franciolini / Italie / 1952

Ce film, qui met en scène Vittorio de Sica, sort en Italie la même année que *Miracle à Milan*, un des films phares du néoréalisme dont il possède plus l'esprit que la lettre (le scénario est de C. Zavattini et de S. Cecchi d'Amico). Rien de tragique comme dans *le Voleur de bicyclette* par exemple, mais un ton doux-amer, entre réalisme et fantaisie, qui peut faire rire et pleurer. Il décrit la vie d'un professeur pauvre qui, après avoir fait visiter Rome à un sultan indou, reçoit en cadeau un bébé éléphant, ce qui est loin de ravir le propriétaire de son immeuble. Pendant toute une nuit, l'homme essaiera de trouver un lieu où abandonner l'éléphant avant de le placer finalement dans un jardin zoologique. Au service d'une revendication sociale, l'œuvre est attachante, voire mélancolique. On en garde un tendre souvenir, même plus d'un demi-siècle après l'avoir vue enfant. – AR

THE LITTLE FUGITIVE

Ray Ashley, Morris Engel, Ruth Orkin / États-Unis / 1953

Suite à un mauvais tour que lui a joué son frère Lennie en l'absence de leur mère, le petit Joey s'enfuit. Il se retrouve seul à Coney Island, le temps d'un week-end. Chef-d'œuvre réalisé sans moyens, *The Little Fugitive* est un film pionnier dans l'histoire du cinéma : tourné avec des non-acteurs et une caméra portative fabriquée pour l'occasion, il influencera notamment la Nouvelle Vague, Godard et Truffaut en particulier. Le procédé permet de suivre Joey avec une spontanéité inégalée, et l'identification des jeunes spectateurs est immédiate. L'indépendance soudaine du petit garçon transforme chaque micro-événement en grande aventure. Passé l'euphorie de se retrouver seul dans un parc d'attractions, Joey doit se poser la question (vaste, quand on a sept ans) de l'argent, de la survie et de la solitude. Avec sa poésie, sa tendresse, sa dimension sociale et sa grande justesse, *The Little Fugitive* est un incontournable. – ACO

THE LIVING DESERT

James Algar / États-Unis / 1953

Filmer des animaux dans leur habitat naturel, manipuler le réel en forçant la dramaturgie : Walt Disney, l'homme, en avait rêvé... et il l'a fait. Le résultat était alors un tout nouveau type de divertissement : une expérience de cinéma zoologique où la science devenait fiction (et vice versa), au profit d'un émerveillement fabuleux pour aventuriers et explorateurs de tous âges. Oscar du meilleur long métrage documentaire, Prix spécial du jury au festival de Cannes, premier titre de la collection *True-Life Adventures*, *The Living Desert* est un voyage sublime filmé au ras du sol dans les déserts du sud-ouest américain. Danses de séduction des scorpions, musaraignes téméraires qui se jouent des serpents à sonnettes, course éperdue d'un lynx chassé par des sangliers, combat célèbre entre une guêpe noire et une mygale : soyez-en sûr, impossible après cela de ne pas chérir le monde qui nous entoure. – JF

LE BALLON ROUGE

Albert Lamorisse / France / 1956

Couronné de nombreux prix au moment de sa sortie en 1956, *Le Ballon Rouge* d'Albert Lamorisse n'a rien perdu de sa rigoureuse légèreté. Célébré jusqu'au bout par André Bazin, synthèse fulgurante, disait-il, d'un « film qui doit tout au cinéma justement parce qu'il ne lui doit essentiellement rien », *Le Ballon Rouge* a tracé les jalons d'un cinéma résolument conçu *pour* et *par* les enfants. Lié d'amitié à un ballon rouge, un jeune garçon de cinq ans (Pascal Lamorisse, fils du réalisateur) parcourt l'emblématique quartier de Ménilmontant dans le Paris des années 1950. Improbable mais vraisemblable, si le ballon semble exister à titre de personnage, c'est seulement parce que le film nous invite à porter sur lui un regard d'enfant, c'est-à-dire – et suivant Bazin – un regard essentiellement de cinéma, hyperbolique, fou d'imagination et entièrement débarrassé de nos pré-supposés sur le réel. – CSO

LES AVENTURES FANTASTIQUES

Karel Zeman / Tchécoslovaquie / 1958

Alors qu'il finalise une invention top secrète, un professeur est kidnappé par des pirates et emmené dans un sous-marin futuriste sur une île mystérieuse. Là, on lui offre de financer toutes ses recherches. Il réalise malheureusement trop tard que certaines inventions ne devraient jamais exister si elles sont pour tomber entre de mauvaises mains. Avec Méliès, Karel Zeman est l'un des grands magiciens du cinéma. Impossible, ici, de ne pas se demander comment tout cela fonctionne, perdus que nous sommes dans une foisonnante extravagance poétique. Hommage inconditionnel à Jules Verne, ces aventures fantastiques incarnent l'âge d'or de l'avant-garde cinématographique tchèque. Dans ce film voué aux explorations en tous genres, l'animation fusionne avec la prise de vue réelle, les corps traversent un monde de carton et le spectateur perd tout sens de la perspective. S'ouvre alors un espace d'imaginaires sans limites où tout se rêve et s'improvise. Du grand art, 100 % artisanal. – JF

LE SERPENT BLANC

Taiji Yabushita / Japon / 1958

Dans la Chine ancestrale, le jeune Xu-Xian sauve d'une mort certaine un petit serpent blanc. Mais ses parents refusent qu'il le garde. Adulte, il le retrouve sous la forme d'une belle jeune femme et ils vivent alors le grand amour. Mais le pouvoir religieux veille à ce que jamais fantôme et humain ne puissent être amoureux. Aidés d'une équipe d'animaux farfelus prêts à tout pour la bonne cause, les amants feront dès lors tout pour se cacher. Beau à couper le souffle et parfait pour tous les âges, *Le serpent blanc* est l'adaptation d'un des plus célèbres contes traditionnels chinois. Il marque une date importante pour *l'anime* (tout premier long métrage d'animation en couleur japonais), et est aussi LE film fétiche d'Hayao Miyazaki (celui qui lui donna envie de faire du cinéma). Un classique incontournable qui permit, à l'époque, de prouver qu'il était possible pour l'animation japonaise de résister au monstre tentaculaire de Walt Disney. – JF

MARY POPPINS

Robert Stevenson / États-Unis / 1964

Très librement adaptée du 5^e tome d'une série de romans de l'Australienne Pamela L. Travers, cette production ambitieuse des studios Disney a eu un succès phénoménal. Sa réalisation mêle prises de vue réelles, trucages nombreux et animation, sans oublier des aspects de comédie musicale et de fantastique. Le film possède tout pour enchanter les enfants, qui sont également partie prenante de la narration. Insupportables et capricieux, ils sont pris en main par la nouvelle gouvernante de la famille Banks, Mary Poppins (Julie Andrews), qui, grâce à ses pouvoirs magiques, les transforme en enfants sages. Reproduisant fidèlement rues et maisons de Londres, le film est pourtant américain de bout en bout avec sa famille idéale. On accueille avec enthousiasme le film à sa sortie, considéré comme la comédie musicale parfaite qui vient couronner la carrière de Walt Disney (il meurt deux ans plus tard). – AR

KATIA ET LE CROCODILE

Vera Plíková-Šimková / Tchécoslovaquie / 1966

Katia, pour dépanner un copain, accepte, sans en prévenir son grand-père avec qui elle habite, de loger chez elle la ménagerie de l'école pour la période des vacances. La vie de son village sera transformée suite à cette initiative... Découvert au Festival international du film de Montréal en août 1966, *Katia et le crocodile* fut immédiatement distribué au Québec et vu par des milliers d'enfants séduits par le charme et la débrouillardise de cette petite Tchèque de 8 ans. Devenu un classique du film pour enfants (au même titre que *L'aventure dans la Baie d'or* de Břetislav Pojar et *Vacances avec Minka* de Josef Pinkava), le film est emblématique de la grande qualité du cinéma pour jeunes publics produit en Tchécoslovaquie dans les années 1960 et 1970 – un tiers de la production annuelle à l'époque. En France, le film est encore inscrit dans des plateformes pédagogiques. – RD

THE JUNGLE BOOK

Wolfgang Reitherman / États-Unis / 1967

Dernier film supervisé par Walt Disney lui-même, *The Jungle Book* délaisse la plupart des éléments plus sombres abordés par le classique de Rudyard Kipling au profit d'une approche légère et enjouée, portée par une trame sonore aux accents jazz particulièrement réussie. Même l'ours Baloo est incapable de résister au swing de l'excellente *Être un homme comme vous* qu'entonne le Roi Louie, tandis que l'hypnotique *Aie confiance* que susurre le serpent Kaa ensorcelle tout naturellement le pauvre Mowgli. Mais le clou du spectacle demeure l'accrocheuse *Il en faut peu pour être heureux* dont la traduction française, à défaut de pouvoir compter sur l'amusant jeu de mots de la version originale *The Bare Necessities*, demeure l'une des compositions les plus inoubliables du répertoire Disney. «*Chassez de votre esprit tous vos soucis, prenez la vie du bon côté, riez, sautez, dansez, chantez et vous serez un ours très bien léché!*» Il faudrait être d'on ne peut plus mauvaise foi pour résister à cette invitation. – AFR

HORUS, PRINCE DU SOLEIL

Isao Takahata / Japon / 1968

Le sanguinaire Grunwald étend son pouvoir sur la contrée. Alors que tous tremblent et plient, un père choisit l'exil pour protéger son nouveau-né. Des années plus tard, au seuil de la mort, il demande à l'enfant de retourner auprès des siens. Le garçon découvrira un monde écrasé par les forces militaires de Grunwald. C'est aidé d'une fille au chant magique et d'un homme de pierre gardien de «l'épée du soleil» qu'il ira combattre l'injustice. À plus d'un titre, *Horus...* est une date majeure du cinéma pour enfant. Il est le premier long métrage du grand maître Isao Takahata. Il marque aussi la première collaboration entre les futurs créateurs des studios Ghibli (Takahata et Miyazaki, ici, concepteur artistique et directeur de l'équipe animation). Une allégorie de la guerre du Vietnam nourrie aux anciennes légendes du peuple aborigène Aïnu pour un film qui, à l'époque, fit entrer dans la modernité le cinéma d'animation japonais. – JF

PEAU D'ÂNE

Jacques Demy / France / 1970

Rien ne ressemble au cinéma de Jacques Demy, et c'est ça qui le rend si merveilleux. Sans aucun doute l'adaptation la plus marquante du conte de Charles Perrault, *Peau d'âne* est le premier film à regarder, enfant, pour aborder l'univers du cinéaste. Demy y joue le jeu du conte : Catherine Deneuve est la plus belle des princesses, ses robes couleur du Temps, de Lune ou du Soleil sont irréelles, la fée a bel et bien une baguette magique et les gâteaux se font (presque) tout seuls. Mais le cinéaste ne se contente pourtant pas d'une plate mise en images. Il ajoute une saveur pop, une pincée d'anachronisme, une bonne dose d'humour, des touches surréalistes et un souffle de fantaisie, déjouant avec brio les conventions. Loin d'édulcorer l'histoire, il assume la part d'étrangeté propre aux contes et transcende les aspects les plus sombres de l'intrigue à travers des chansons inoubliables. – ACO

THE POINT!

Fred Wolf / États-Unis / 1971

Adaptation en cinéma d'animation du sixième album du musicien Harry Nilsson, *The Point!* est une fable pour enfants illustrant à merveille l'esthétique psychédélique des années 1970. Inspiré par un trip d'acide, durant lequel l'auteur comprit que les arbres et les maisons finissent tous en pointe, le conte dépeint un univers où les êtres humains ont tous la tête pointue, sauf Oblio, un petit garçon à la tête ronde qui se retrouve rejeté par son village. Les différents personnages et péripéties exploitent tous le même jeu de mots un peu facile («to have a point» = faire du sens, «to be pointless» = être inutile, vain), permettant des plaisanteries accessibles aux enfants tout comme une morale sur l'importance de ne pas juger sur les apparences. La restauration sortie pour le 50^e anniversaire du film en février 2020 permet d'entendre la narration de Ringo Starr (Dustin Hoffman en était le narrateur original) et de se délecter d'un univers aussi mignon qu'hallucinatoire. – CS

THE ISLAND AT THE TOP OF THE WORLD

Robert Stevenson / États-Unis / 1974

En 1807, une expédition dans l'Arctique va révéler l'existence d'une peuplade Viking depuis longtemps oubliée des hommes. On connaît tous les films d'animation des studios Disney, mais on oublie un peu trop vite l'étonnante source de jouvence que représentaient leurs films en prises de vue réelles, tournés entre 1950 et 1980. Réalisé par Robert Stevenson (*Mary Poppins*), *The Island...* est une grande aventure de cinéma qui travaille magnifiquement l'imaginaire par le biais du dépaysement. Dans la famille «explorateurs du bout du monde», difficile de trouver plus stimulant. Vous voulez une île perdue, un dirigeable, des Vikings, des glaciers et un volcan, un cimetière de baleines, un petit chien craquant et des orques particulièrement dangereux? Vous cherchez l'ailleurs qui désoriente et déracine? *The Island...* est là pour combler ceux qui veulent grandir comme ceux qui aimeraient rajeunir. – JF

LES DOUZE TRAVAUX D'ASTÉRIX

René Goscinny et Albert Uderzo / France / 1976

Après une première adaptation bancaire (*Astérix le Gaulois*, 1967) et réalisée sans leur collaboration, René Goscinny et Albert Uderzo prennent en main les aventures cinématographiques des irréductibles Gaulois en signant eux-mêmes la réalisation d'*Astérix et Cléopâtre* (1968) et surtout des *Douze travaux d'Astérix* (1976), le premier épisode à avoir été écrit spécialement pour le grand écran. L'ambition est à la hauteur de la notoriété du petit guerrier blond : Goscinny et Uderzo vont chercher les animateurs vedettes du défunt studio de Paul Grimault (*La bergère et le ramoneur*, 1953) et créent pour la production du film les studios Idéfix, avec la volonté de façonner un savoir-faire à la française capable de rivaliser avec Disney. Si le rêve tourne court avec la mort de Goscinny en 1977, celui-ci laisse en héritage une comédie indémodable, une succession de moments d'anthologie qui résument à merveille l'humour irrévérencieux et le charme du plus célèbre duo de la bande dessinée française. – DD

JACOB TWO-TWO MEETS THE HOODED FANG

Theodore J. Flicker / Canada / 1978

Tout au long de sa carrière, Mordecaï Richler a pelleté du trouble (d'où le titre de son recueil de textes polémiques) avec l'énergie d'une déneigeuse. Cela a concouru à en faire à la fois l'un des plus brillants et des plus acerbes écrivains que le Québec ait portés. Arriver à comprendre qu'un homme qui semblait en mesure de se mettre à dos tout ce qui respire ait pu pondre des œuvres pour enfants tient de la suspension consentie de l'incrédulité. Adaptation d'un livre jeunesse paru en 1975, *Jacob Two-Two Meets the Hooded Fang* rend toute sa saveur de série Z à une histoire dont l'intrigue, fabulée par un enfant âgé de «deux plus deux ans», repose sur une idée simple, pourtant à la base de toute forme de rébellion : le besoin de se faire entendre. Filmé par François Protat (*La guerre des tuques, Les ordres*) et mis en musique par Lewis Furey, le film de Theodore J. Flicker met également en scène l'ex-joueur de football Alex Karras dans le rôle du «Vampire masqué», un lutteur déchu reconverti en cruel garde-chiourme. – RE

THE BLACK HOLE

Gary Nelson / États-Unis / 1979

La transposition de *20 000 Leagues Under the Sea*, loin, très loin dans l'espace, aux abords d'un trou noir. Un *pitch* magnifique et l'assurance d'un voyage fantastique au cœur des plus grands mystères de l'univers. En 2130, l'USS Palomino retourne vers la Terre. En chemin, il découvre un vaisseau longtemps pensé disparu. Les membres d'équipage sont morts, remplacés par des robots qui répondent aux ordres du seul humain à bord, le singulier Dr Reinhardt (Maximilian Schell). Celui-ci cache un terrible secret que les astronautes, aidés de deux robots courageux (V.I.N.C.E.N.T. et B.O.B.), finiront par découvrir. Variation intelligente sur le thème du savant fou, *The Black Hole* relève du grand spectacle créatif et ambitieux. L'émerveillement est partout, dans ce dernier film de l'histoire du cinéma américain à être doté d'une «ouverture», ce prélude musical introduisant les films les plus événementiels. La belle fin d'une époque. – JF

THE MUPPET MOVIE

James Frawley / États-Unis / 1979

Dans ce tout premier d'une série de longs métrages mettant en vedette la célèbre troupe de marionnettes créée par Jim Henson, Kermit the Frog se rend à Hollywood afin de passer une audition, croisant au fil de ses pérégrinations ses futurs partenaires tout en étant poursuivi par un méchant entrepreneur qui désire faire de lui le porte-parole d'une chaîne de restaurants spécialisée dans les cuisses de grenouille frites. Truffé d'ingénieux gags méta référentiels, le scénario s'amuse à déconstruire de l'intérieur sa propre fiction, invitant ainsi le jeune spectateur à remettre en question le rapport qu'entretient l'œuvre à la réalité à travers ce jeu. Elliott Gould, Telly Savalas, Steve Martin, Mel Brooks, Bob Hope, James Coburn, Richard Pryor, Orson Welles et même le Big Bird de *Sesame Street* font chacun un bref tour de piste, ce dernier se dirigeant d'ailleurs vers la côte est dans l'espoir d'y entamer une carrière dans la télé communautaire. On lui souhaite bien du succès. – AFR

POPEYE

Robert Altman / États-Unis / 1980

Pour les producteurs, *Popeye* devait être une comédie musicale, scénarisée par un bédéiste célèbre (Jules Feiffer) avec des compositions d'un chanteur populaire (Harry Nilsson). Plus malin qu'eux, Altman en a fait un véritable cartoon, chorégraphié et «interprété» par des comédiens de son choix, dont Shelley Duvall (Olive Oyl), une comédienne que le cinéaste adore et qu'il a déjà dirigée six fois. Pour que le projet soit bien clair, Altman fait précéder le générique d'un extrait d'un dessin animé de Max Fleischer des années 1930 avec Popeye proclamant : «I'm in the wrong movie». Après quoi nous sommes dans le bon film ! Ce qu'ont bien compris les enfants qui lui ont assuré son succès commercial. Enfin, il y a un côté Tati dans le jeu de Robin Williams (jusque dans le combat de boxe, pièce d'anthologie du film) et le cinéma muet est périodiquement évoqué, notamment à travers le personnage poursuivant son chapeau. – RD



↑ Kirikou et la sorcière de Michel Ocelot (1998)



→ Ernest et Célestine de Benjamin Renner, Vincent Patar & Stéphane Aubier (2012)



↑ Pompoko de Isao Takahata (1994)



↑ **Paddington 2** de Paul King (2017) → **Fantastic Mr. Fox** de Wes Anderson (2009) → **Where the Wild Things Are** de Spike Jonze (2009)

LE ROI ET L'OISEAU

Paul Grimault / France / 1980

En 1953, Paul Grimault réalise *La bergère et le ramoneur* d'après Andersen sur un scénario de Jacques Prévert. Ce premier film d'animation français destiné aussi bien aux enfants qu'aux adultes est un échec commercial. Le cinéaste retravaille ce matériau en 1980 sous le titre *Le roi et l'oiseau*. Le film est aujourd'hui un grand classique qui surprend par l'intemporalité de ses thèmes (dictature, lutte des classes, amour et émancipation) et la modernité de son univers graphique (Miyazaki s'en inspirera pour son *Château dans le ciel*). Avec ses dessins peints à la gouache et son onirisme empreint de poésie, il offre une version décalée du conte d'origine en mettant en scène une ville-monde à la verticalité oppressante (hommage au *Metropolis* de Fritz Lang, on pense aussi au peintre Chirico) qui devient le lieu de toutes les tyrannies. La musique de Wojciech Kilar et les chansons de Kosma et Prévert ajoutent au charme troublant de cet incontournable dont la violence symbolique, avec son géant de fer, annonce les dystopies des temps modernes. – GG

TIME BANDITS

Terry Gilliam / Royaume-Uni / 1981

L'humour absurde, irrévérencieux et parfois grossier des Monty Python a toujours évoqué une certaine innocence propre à l'enfance. Ce n'est pas par hasard si les deux cinéastes du groupe, Terry Jones et Terry Gilliam, ont proposé par la suite des films flirtant ou s'inscrivant directement dans le cinéma pour jeunes publics. Coscénarisé avec un autre membre du sextuor, Michael Palin, *Time Bandits* suit le jeune Kevin qui rencontre une étrange bande de nains, doubles des Python. Ces derniers ont volé à Dieu la carte de l'univers afin de voyager dans le temps et s'approprier des artefacts historiques de grande valeur. Le récit est éclaté, sautant d'une époque à l'autre, au gré des saynètes, tout en amalgamant mythologie, fantasme et réalité. Ainsi, nos héros rencontrent tour à tour Robin des bois, Napoléon, Agamemnon et même un ogre affamé ayant des problèmes de dos ! Autre trait gilliamesque : la technologie est

associée au mal et utilisée par l'antagoniste, l'Être suprême, afin d'asservir le monde. La finale étonne et trouble par sa soudaine noirceur, qui célèbre l'imaginaire tout en faisant le constat douloureux qu'elle ne peut aucunement sauver le réel. *Time Bandits* est le premier volet d'une trilogie de l'imaginaire qui comprend *Brazil* et *The Adventures of Baron Münchhausen*. – EF

THE DARK CRYSTAL

Jim Henson, Frank Oz / États-Unis / 1982

Magnifique exemple du fait que, dans les années 1980, on ne craignait pas d'effrayer les enfants, le film de « dark fantasy » entièrement réalisé avec des marionnettes *The Dark Crystal* brille tant par sa création révolutionnaire d'animatroniques que par sa riche esthétique faisant preuve d'une imagination et d'un sens du détail à couper le souffle. Réunissant quatre ans avant *Labyrinth* les réalisateurs Jim Henson et Frank Oz et l'illustrateur Brian Foud, connu pour ses dessins de fées, le film s'éloigne des collaborations précédentes d'Oz et Henson sur *The Muppet Show* pour revenir aux côtés sombres des contes des frères Grimm, jugeant « qu'il n'est pas sain pour un enfant de n'avoir jamais peur ». Netflix reprendra le flambeau en 2019 en sortant une série *prequel*, *The Dark Crystal: Age of Resistance*, qui conserve heureusement l'esprit d'origine des marionnettes sans abuser des effets numériques, et qui n'hésite pas à amplifier l'horreur du film de 1982. – CS

E.T. THE EXTRA-TERRESTRIAL

Steven Spielberg / États-Unis / 1982

Quel film incarne mieux les années 1980 qu'*E.T. The Extra-Terrestrial* ? Non content d'être le film le plus populaire de la décennie, détrônant même *Star Wars* au box-office international, *E.T.* est un véritable phénomène culturel qui, au même titre que l'album *Thriller* de Michael Jackson (sorti la même année), est devenu emblématique d'une génération. C'est surtout la réponse d'un incorrigible optimiste à un monde d'adultes sombrant dans l'idéologie « no future » : Steven Spielberg se place à hauteur d'enfant pour réaliser une ode universelle à l'amitié,

balayant au passage d'un revers de main la traditionnelle image de l'extraterrestre belliqueux à laquelle Hollywood nous avait habitués jusqu'alors. Des *Goonies* à *Stranger Things*, combien d'œuvres se sont depuis inspirées d'*E.T.* pour tenter de capturer à nouveau cette atmosphère unique de camaraderie et de complicité, et de retrouver la justesse de ce regard nostalgique porté, sans condescendance ni paternalisme, sur l'adolescence? – DD

THE NEVERENDING STORY

Wolfgang Peterson / Allemagne, États-Unis / 1984

Bastien, un garçon solitaire, s'évade de son quotidien morose grâce à la lecture. Il plonge dans un nouveau livre, *L'Histoire sans fin*, où il découvre le monde de Fantasia qui se désagrège lentement, en proie au Néant. Le jeune guerrier Atreyu est alors désigné pour se lancer dans une quête afin de sauver ce qu'il reste de cet univers mourant. Dans l'histoire de la pratique des effets spéciaux, les années 1980 sont celles des maquillages, des animatroniques et des marionnettes. *The NeverEnding Story* utilise toute la panoplie des trucages disponibles à l'époque pour créer un bestiaire désormais iconique, dont le dragon volant Falkor et la tortue géante Morla. Le ton sombre de l'ensemble sera une source de cauchemars pour plusieurs enfants. Notons la mort du cheval Artax qui s'enfonce dans les marécages de la mélancolie et l'attaque du méchant loup géant Gmork. Retenons également l'audace surprenante du ressort narratif final qui brise le 4^e mur et implique directement Bastien et les spectateurs dans la résolution du film. – EF

THE GOONIES

Richard Donner / États-Unis / 1985

Pur produit des années 1980 parfaitement représentatif de la « méthode Spielberg », qui agit ici à titre de producteur comme il l'avait fait sur le *Gremlins* de Joe Dante l'année précédente, ce film d'aventure pour enfants utilise à bon escient le motif de la course au trésor afin d'offrir à son public une suite de péripéties enlevantes à souhait. Mais *The Goonies* se démarque surtout

par son énergie juvénile tonitruante et ses dialogues criés à tue-tête, que le scénariste Chris Columbus n'hésite pas à ponctuer d'un ou deux « shit » bien placés. Cette vulgarité candide confère à l'ensemble une étonnante authenticité, les gamins turbulents l'étant vraiment, sans aucune retenue. Par-delà la pagaille, le film de Richard Donner prend tout de même le temps de poser le décor, décrivant avec un véritable sens du détail le petit village côtier de l'Oregon dans lequel se déroule l'action. Tout, ici, contribue à cimenter le statut culte de cette ode à l'amitié qui déborde de vivacité et d'un soupçon d'effronterie. – AFR

YOUNG SHERLOCK HOLMES

Barry Levinson / États-Unis / 1985

Produit par Steven Spielberg et ses fameux studios Amblin, qui définirent un renouveau du cinéma pour enfants dans les années 1980, scénarisé par Chris Columbus (*Home Alone*, *Harry Potter 1* et *2*), *Young Sherlock Holmes* met en scène la jeunesse du célèbre détective alors qu'il est au collège, en décembre 1870. On y assiste à sa première rencontre avec Watson, à son premier affrontement avec Moriarty, de même qu'à son premier et seul amour (celui qui le plongera adulte au cœur des ténèbres, on retrace ici la genèse d'un mythe). Du cinéma d'action, un drame criminel, une tragédie romantique : le film s'amuse à jouer la carte de l'aventure qui décoiffe, entre *Les cigares du Pharaon* et *Indiana Jones*. Tout ce que des enfants devraient savoir sur Sherlock Holmes est là pour donner envie de lire les livres par la suite. À noter qu'il s'agit aussi du tout premier film à avoir mis en scène un personnage en images de synthèse. – JF

PRINCESS BRIDE

Rob Reiner / États-Unis / 1987

Œuvre culte des années 1980, le quatrième film de Rob Reiner demeure d'autant plus attachant qu'il représente une vision originale du film pour enfants que personne n'a su reproduire depuis. Révélé par son astucieux et gentiment ironique *Spinal Tap*, Reiner joue une nouvelle fois sur deux

tableaux qui parviennent miraculeusement à cohabiter. Conte de fées pour les enfants des années 1980 qui ne jurent plus que par la science-fiction, la grande histoire d'amour et d'aventures de Westley et de sa princesse Bouton d'or est aussi drôle que sincère. Narré par le grand-père Peter Falk à son petit-fils, ce récit plein de rebondissements et de grands sentiments (qui peut oublier la vengeance d'Inigo Montoya ?) s'ancre dans la grande tradition d'un cinéma de divertissement qui savait être malin sans tomber dans ce second degré pour adultes qui domine tout le cinéma actuel. Peuplé de personnages inoubliables, *Princess Bride* nous rappelle sans cesse que la fantaisie peut s'adresser à tous. – BD

WHO FRAMED ROGER RABBIT?

Robert Zemeckis / États-Unis / 1988

Maintes fois copié – *Cool World*, *Space Jam*, on vous épargne les autres – jamais égalé, *Who Framed Roger Rabbit?*, qui mêle animation traditionnelle et prises de vue réelles dans une ambiance de film noir, marque à la fois le retour en grâce des studios Disney après une série d'échecs publics au début des années 1980, et la toute-puissance de Steven Spielberg, coproducteur du film et responsable de son *final cut*, qui a réussi un tour de force : convaincre les studios Warner (Looney Tunes), Universal, Fleischer (Betty Boop) et bien d'autres de s'associer à la firme aux grandes oreilles afin de réunir à l'écran les personnages mythiques de l'âge d'or de l'animation hollywoodienne. Le résultat est une prouesse technique et surtout une réussite artistique totale, qui rassemble, selon les mots du réalisateur Robert Zemeckis « la qualité d'animation de Disney, la force des personnages de la Warner, et l'humour de Tex Avery. » That's all folks! – DD

TEENAGE MUTANT NINJA TURTLES

Steve Barron / États-Unis, Hong Kong / 1990

On ne saurait sous-estimer l'impact qu'a eu sur une génération de jeunes cinéphiles cet immense succès commercial produit par Golden Harvest, une compagnie de Hong

Kong spécialisée dans le cinéma d'arts martiaux. Beaucoup trop sombre et violent pour son public cible, *Teenage Mutant Ninja Turtles* se démarque par sa représentation brutale de la délinquance juvénile ainsi que par son esthétique somme toute « réaliste » compte tenu du fait qu'il traite d'une bande de tortues géantes qui mangent de la pizza et font du karaté. Mais c'est justement parce qu'il dépasse constamment les bornes que le film de Steve Barron s'avère si mémorable. De la séquestration de Splinter à une séquence d'incendie particulièrement intense, les scènes les plus marquantes sont généralement les plus traumatisantes. Les aventures subséquentes de Leonardo, Raphael, Donatello et Michaelangelo feront preuve de beaucoup plus de retenue à cet égard ; c'est d'ailleurs pour cette raison qu'aucune n'arrive à la cheville de celle-ci. – AFR

THE WITCHES

Nicolas Roeg / Royaume-Uni / 1990

Période clé de la « guerre de l'information », le début de la décennie 1990 s'est révélé fertile en complots. Les enlèvements d'enfants – véritables ou fabulés – ont ainsi constitué des événements hautement monnayables. Roald Dahl l'avait-il anticipé en publiant, en 1983, le roman *The Witches* – un an à peine avant l'adaptation par Joe Dante d'une autre de ses œuvres jeunesse, *The Gremlins* ? En couchant sur pellicule l'idée d'une internationale de sorcières cultivant une aversion viscérale pour les gamins, Nicolas Roeg le laissa présumer, tout en créant un film juste assez biscornu pour (réellement) effrayer son public cible. Produit par Jim Henson, mettant en vedette Anjelica Huston (quelques mois avant qu'elle n'incarne Morticia Addams pour Barry Sonnenfeld) et Rowan Atkinson (quelques mois après sa première incarnation de Mr. Bean), *The Witches* s'inscrit dans un genre plutôt rare : la comédie noire pour enfants. – RE

THE NIGHTMARE BEFORE CHRISTMAS

Henry Selick / États-Unis / 1993

Comédie musicale en stop-motion mettant en scène un monde peuplé de monstres incompris et mélancoliques, *The Nightmare Before Christmas* ne ressemblait à aucun autre film de 1993. Réalisé par le talentueux Henry Selick (à qui on doit depuis *James and the Giant Peach* et *Coraline*), le film est avant tout l'incarnation parfaite de l'imaginaire de Tim Burton. Dix ans après avoir quitté les studios Disney, l'ancien animateur amateur de cinéma d'horreur classique devenu cinéaste superstar a enfin les moyens de ses ambitions. À contre-courant, il remet au goût du jour l'animation en volume et met de l'avant une vision poétique et enfantine du macabre qui inspirera de nombreux cinéastes tels que Guillermo del Toro. Ode au grand cœur des marginaux, éloge de l'esprit de communauté alternative, opéra pop grandiose de Danny Elfman, ce conte de Noël singulier ne prendra jamais une ride. Tout comme Jack, ce roi de la citrouille qui a su apprendre à tant d'enfants à s'accepter tels qu'ils sont. – BD

POMPOKO

Isao Takahata / Japon / 1994

Cette somptueuse fable magique met en scène les *tanukis*, ces rats laveurs qui sont aussi des esprits dans la mythologie japonaise, et leur combat pour préserver leur territoire, grignoté par les projets immobiliers. Débordant d'inventivité, *Pompoko* traite d'un sujet grave tout en étant l'un des films les plus drôles des studios Ghibli grâce au côté burlesque des *tanukis*, créatures fantasmagoriques et transformistes. Takahata tient ici un discours environnementaliste puissant et lucide, qui ne se généralisera dans le cinéma pour enfants américain qu'au cours de la décennie suivante. Dans sa réflexion sur la vie urbaine d'humains agissant comme des dieux tout-puissants et sur la façon dont l'oubli de la nature va dangereusement de pair avec une perte de la culture, *Pompoko* parvient à philosopher à hauteur d'enfant et réussit le pari de captiver les spectateurs dès un très jeune âge, sans pour autant céder au simplisme ou à un optimisme facile. – ACO

MATILDA

Danny DeVito / États-Unis / 1996

Sans rien à envier aux films les plus révoltés contre le système établi, *Matilda* de Danny DeVito représente à plusieurs titres un modèle de pensée et d'insubordination pour les enfants. Dévouée aux puissances de l'imagination (et donc, pour une part, à celles du politique), refusant le moindre signe d'autorité disciplinaire, radicalement opposée à toutes les institutions qui jalonnent le destin d'une vie (la famille, le patriarcat, l'école ou la société du spectacle), Matilda développe un pouvoir enviable et précieux : celui de déplacer les objets par la force de la pensée. Au rythme d'une chanson de Thurston Harris ou dans n'importe quel contexte d'injustice sociale, sauvée par son intelligence partagée, Matilda s'avère capable de réorganiser et de refaire le monde. En cela, il est moins question de télékinésie que de cinéma, c'est-à-dire et au fond, de (re)mise en scène du monde et de révolution. – CSO

KIRIKOU ET LA SORCIÈRE

Michel Ocelot / France / 1998

Pour nous conter l'histoire d'un enfant qui parle dans le ventre de sa mère et qui s'enfante tout seul, Michel Ocelot a recours à un dessin stylisé (l'arbre ensorcelé, le village, le monstre) qui sert parfaitement l'univers des contes hérité de la tradition orale africaine. Ce dessin nous ramène à l'essence même du cinéma d'animation avec, au détour, un clin d'œil inattendu à McLaren. Karaba, la sorcière, est bien séduisante, comme les petites mélodies de Youssou N'Dour que les jeunes spectateurs peuvent reprendre en chœur, comme au temps glorieux des cartoons en noir et blanc. Au passage le pouvoir des hommes est épinglé, leur lâcheté aussi, et même un certain discours féministe peut être perçu dans le personnage de la sorcière. Distribué dans le monde entier, *Kirikou* est l'un des plus grands succès de l'histoire du cinéma d'animation français. – RD



→ The Princess Bride de Rob Reiner (1987)



→ The Jungle Book de Wolfgang Reitherman (1967)



↑ The Point of View de Fred Wolf (1971)

↑ **Katja et le crocodile** de Věra Plíková-Šimková (1966)



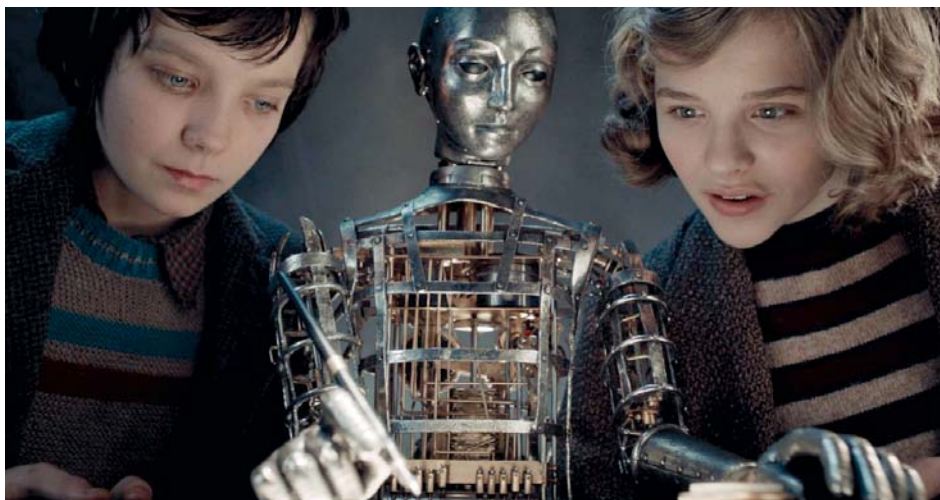
→

Peau d'âne de Jacques Demy (1970)



→

Hugo de Martin Scorsese (2011)



L'ÉTÉ DE KIKUJIRO

Takeshi Kitano / Japon / 1999

Masao a neuf ans. Les vacances d'été commencent et il s'ennuie : il vit chez sa grand-mère, qui travaille, et sa mère vit au loin. Par l'intermédiaire d'une voisine, il rencontre un drôle de bonhomme : un ancien yakuza qui accepte de l'emmener au bord de l'océan et à la recherche de sa mère. Avec cette œuvre qui oscille entre drame et comédie, Kitano sort de son registre habituel et signe un de ses plus beaux films, tour à tour mélancolique, effrayant, onirique et burlesque. Au cours de cette échappée belle, les deux solitaires font diverses rencontres, bonnes ou mauvaises, et s'inventent une famille de marginaux. Ils vont surtout, le temps de quelques jours, goûter à la liberté et prendre soin l'un de l'autre. L'enfant apprend à rire tandis que l'adulte trouve une raison d'être. Chef-d'œuvre de sensibilité, de poésie et d'impertinence, *L'été de Kikujiro* est un conte initiatique majeur pour les enfants qui s'apprentent à devenir grands et à affronter toute la complexité du monde. – ACO

THE IRON GIANT

Brad Bird / États-Unis / 1999

Un enfant découvre un géant de fer d'origine extraterrestre. Commence une grande amitié, ainsi qu'un périple mouvementé pour échapper à la traque des autorités et de l'armée. Adapté du roman éponyme de Ted Hughes écrit en 1968, *The Iron Giant* se tourne vers le passé puisqu'il se déroule dans les années 1950 de la guerre froide. L'animation en 2D ainsi que l'esthétique des images sont elles-mêmes un peu anachroniques dans les années 1990, conférant un charme tout particulier à ce film qui fut immédiatement considéré comme un classique. Outre le fait que *The Iron Giant* est une leçon d'empathie bouleversante et empreinte de poésie, il est aussi subversif : dans son évocation du complexe militaro-industriel ainsi que des rouages menant de la peur à la violence, comme dans son éloge de la marginalité,

incarnée par un personnage de beatnik rêveur qui offre refuge aux fugitifs dans sa casse de voitures. – ACO

CHARLIE AND THE CHOCOLATE FACTORY

Tim Burton / États-Unis / 2005

Tim Burton est un auteur d'œuvres devenues référentielles et mythologiques. On ne peut oublier son *Charlie and the Chocolate Factory*, un remake de *Willy Wonka & the Chocolate Factory* (1971) de Mel Stuart ; les deux films sont une adaptation du roman éponyme de Roald Dahl, mais celle de Burton est plus personnelle. C'est l'histoire d'un enfant sage, Charlie Bucket, différent des autres enfants gâtés pourris qui sont prêts à tout pour gagner un concours organisé par Willy Wonka, propriétaire d'une chocolaterie qu'il doit fermer ; les gagnants auront droit à une visite guidée de la manufacture – excentrique et très drôle, qu'on fait avec eux – et à des bonbons à vie. Le film de Tim Burton, avec ses références multiples au cinéma et son fidèle acteur, Johnny Depp, est chaque fois qu'on le regarde, sublime : un pur délice visuel. – AR

FANTASTIC MR. FOX

Wes Anderson / États-Unis / 2009

Avec cette adaptation animée (en stop-motion, bien entendu) d'un célèbre livre de Roald Dahl, Wes Anderson parvient à demeurer fidèle au ton et à la morale de l'auteur, tout en affirmant plus que jamais la cohérence visuelle de son univers filmique et la continuité de ses préoccupations existentielles. Comédie dramatique familiale au pays des renards de la campagne anglaise, *Fantastic Mr. Fox* est certainement l'un des films pour enfants les plus bavards de l'histoire du cinéma, et peut-être le seul à mettre à ce point l'accent sur la crise de la quarantaine d'un père de famille étouffé par son milieu. Si les tout-petits s'y perdent par moments, le dynamisme de la musique pop des années 1960 et la jubilation de voir prendre forme les multiples plans de Monsieur Renard contre les trois méchants

fermiers permettent au film de s'adresser à tous les âges et de rappeler que la rébellion (face au père, contre le système) est une étape indispensable de la vie. – BD

WHERE THE WILD THINGS ARE

Spike Jonze / États-Unis / 2009

Inspiré d'un classique de la littérature jeunesse publié en 1963, le film de Spike Jonze propose une riche réflexion sur le rôle formateur du conte et sur la manière dont l'imaginaire et le réel se nourrissent mutuellement. Brillant créateur d'images, formé à l'école du vidéoclip dans les années 1990, Jonze signe une œuvre superbe dont la facture visuelle évoque la texture émotionnelle de la nostalgie, comme si tout y relevait déjà en quelque sorte du souvenir. Tout, à commencer par l'univers du livre de Maurice Sendak lui-même. Car le film nous rappelle que la fonction même du rêve est de disparaître pour éventuellement céder sa place au monde réel. En ce sens, *Where the Wild Things Are* traite de la fin de l'enfance et pose sur ce sujet un regard résolument adulte. Mais il s'agit aussi d'un film sur l'âge adulte, tel que le perçoit l'enfant, un film épousant à la fois le regard de l'adulte cherchant à comprendre l'enfance et celui de l'enfant cherchant à comprendre l'âge adulte. – AFR

HUGO

Martin Scorsese / États-Unis / 2011

Raconter l'histoire de Hugo Cabret est pour Scorsese l'occasion de redire son amour du cinéma. L'histoire de ce petit garçon qui a élu domicile dans l'horloge de la gare Montparnasse, c'est aussi le portrait de Georges Méliès au soir de sa vie quand, ruiné et oublié, il vend des jouets dans un kiosque de la gare. *Hugo* est de plus l'occasion pour le cinéaste d'expérimenter la 3D, dont la profondeur, plus que le relief, est ici brillamment utilisée. Œuvre de cinéophile pour cinéophiles, avec références – caméos de Salvador Dali, James Joyce et Django Reinhardt – et films (de Méliès) reconstitués à l'appui, le film est aussi, comme on le dirait de Tintin, un ravissement pour les enfants de 7 à 77 ans. Les références à l'histoire du

cinéma sont généralement justes et ajoutent au film une dimension pédagogique. La bande sonore est du compositeur torontois Howard Shore. – RD

ERNEST ET CÉLESTINE

Benjamin Renner, Vincent Patar & Stéphane Aubier / France / 2012

Observez bien les noms au générique... Il fallait une telle association de bienfaiteurs pour transposer à l'écran les célèbres histoires illustrées de Gabrielle Vincent, mettant en scène l'amitié improbable entre l'ours mal léché Ernest et la souris Célestine. Le génial écrivain Daniel Pennac, qui en signe le scénario et les dialogues, donne ampleur et profondeur à l'univers en y injectant une dose bienvenue d'humour noir. Lambert Wilson prête son imposante voix à Ernest, rendant le personnage tantôt inquiet, tantôt pataud, toujours terriblement attachant. Enfin, en soutien à Benjamin Renner, le duo Vincent Patar et Stéphane Aubier – les auteurs du froufrou et jubilatoire *Panique au village* (2009) – apporte un grain de folie visuel indispensable, faisant du film à la fois un hommage respectueux aux aquarelles originales de l'auteure et une relecture inventive de son œuvre. Ensemble, ils ont créé une des plus belles surprises du cinéma d'animation des dernières années. – DD

LE CHANT DE LA MER

Tomm Moore / Belgique, Danemark, France, Irlande,

Luxembourg / 2014

À l'instar de *Brendan et le secret de Kells*, premier long métrage d'animation du cinéaste, *Le chant de la mer* convoque la mythologie celtique, et en particulier la légende des *selkies*, figures humaines se transformant en créatures marines après avoir enfilé une peau de phoque. Cet imaginaire riche et méconnu prend vie grâce à un magnifique travail d'aquarelle et à une esthétique originale, qui emprunte aussi bien à la culture celte qu'à Miyazaki ou à l'histoire de l'art. À cela s'ajoute la sensibilité du récit, une chronique familiale qui touche aussi bien aux petits enjeux du quotidien (le conflit entre frère et sœur, la jalousie, le sentiment d'injustice) qu'aux grandes questions existentielles (l'absence

d'un parent, la quête d'indépendance et d'identité, l'acceptation des choix de chacun, les responsabilités qui viennent avec le fait de grandir). Sans oublier la trame musicale et les chansons aux sonorités folkloriques, tout simplement sublimes. – ACO

MA VIE DE COURGETTE

Claude Barras / Suisse, France / 2016

Quand la mère alcoolique du petit Courgette meurt, le garçon est envoyé dans un foyer pour enfants. Aux côtés d'autres orphelins, notamment la jeune Camille dont il tombe vite amoureux, il va réapprendre les notions de famille, de solidarité et d'amour. Scénarisé par la Française Céline Sciamma (on y retrouve son obsession pour l'émancipation et la rencontre amoureuse salvatrice), *Ma vie de Courgette* fait jaillir beauté et poésie de ses marionnettes en carton-pâte, et ne sombre jamais dans la noirceur malgré sa grande mélancolie. Si le film, filmé en stop-motion, parvient à toucher au cœur, c'est surtout grâce au ton, plein de lucidité mais aussi de douceur, qu'il emploie pour parler de thématiques aussi épineuses que le suicide, la sexualité, la maltraitance ou la misère sociale. Rarement on aura vu la fantaisie côtoyer d'aussi près ce que l'existence a de plus morbide, sauf peut-être chez Tim Burton, à qui Claude Barras emprunte à la fois la naïveté et le spleen. – CG

LA TORTUE ROUGE

Michael Dudok de Vit / Belgique, France, Japon, Allemagne / 2016

Pour un enfant, *La tortue rouge* parle le langage de l'universel : celui des corps et des visages, celui des émotions que l'on ressent sans avoir besoin de les verbaliser. Aucune parole n'est prononcée dans ce film de 80 minutes, mais tant de choses sont dites. C'est l'histoire d'un naufrage, celui d'un homme sans nom, Robinson d'une temporalité insaisissable, qui se nourrit à la source des légendes autant qu'à celle du réel. C'est donc l'histoire de l'Homme, confronté aux forces de la nature qui l'écrasent parfois, mais qu'il ne se résigne jamais à subir. C'est aussi une histoire d'amour entre un homme et une femme tortue, émanation de cette

nature qu'il cherche à posséder. De l'union des deux naîtra un enfant, promesse d'un avenir incertain, qui finira par abandonner ses parents pour fuir vers un horizon d'où peut surgir la vie, aussi bien que la mort. Amour, lutte contre les éléments, rapport à la nature, appel de l'aventure et cycle de la vie : oui, vraiment, pour un enfant, *La Tortue rouge* parle le langage de l'universel... – CL

ZOOTOPIA

Byron Howard et Rich Moore / États-Unis / 2016

Dans une métropole utopique où coexistent herbivores et carnivores, la paix sociale est ébranlée lorsqu'un certain nombre de prédateurs retournent à leur état sauvage. Sous ses allures de énième fable animale peuplée d'adorables lapins policiers, de renards malins et de sympathiques paresseux qui font leur travail très, très, très lentement, *Zootopia* cache une satire aux dents drôlement acérées traitant à la fois de racisme et de vivre-ensemble, tout en dénonçant le genre de tactiques politiques ayant placé un Donald Trump à la tête des États-Unis. L'intrigue policière, dans cette étonnante production Disney, permet non seulement de faire progresser le récit mais aussi d'exposer les rouages qui permettent à certains individus malintentionnés de profiter de l'intolérance et de la division pour prendre le pouvoir. L'anthropomorphisme permet de critiquer les fondements même de l'idéologie raciste, la cohabitation entre les espèces animales devenant ici une métaphore forte et porteuse d'espoir. – AFR

PADDINGTON 2

Paul King / Royaume-Uni / 2017

Dans cette suite du *Paddington* de 2014, Paul King perfectionne sa recette de marmelade aux oranges. Notre vaillant ourson, parangon de la bonté dans un monde on ne peut plus humain, est désormais bien installé chez les Brown. Lancé au cœur d'une Grande-Bretagne familière, car divisée comme celle de la « vraie vie » par la question de l'immigration (d'ours péruviens, notamment), Paddington se retrouvera ici accusé à tort du vol d'un livre ancien et condamné à 10 ans

de prison ! Une véritable « wesandersonade » de situations tragicomiques s'ensuit, tandis qu'à l'extérieur sa famille d'accueil tentera de blanchir le nom de leur compagnon hirsute et adorable. Entre autres plaisirs cinéphiles, Hugh Grant y incarne un acteur shakespearien déchu et King y va d'une généreuse pincée de références aux grands comédiens : Chaplin, Keaton et même Tati. Il suffit de voir Paddington tenter de décrocher un emploi pour être conquis ! – AEC

CHRISTOPHER ROBIN

Marc Forster / États-Unis / 2018

Injustement passé inaperçu au milieu des innombrables dessins animés qui se veulent plus malins les uns que les autres, cette adaptation en chair et en os de Winnie l'Ourson scénarisée par Alex Ross Perry adopte le ton mélancolique du *Where the Wild Things Are* de Spike Jonze. Conditionné malgré lui par la

société, le jeune Jean-Christophe est devenu un père et mari absent, obsédé par sa tâche ingrate de gestionnaire dans une grande entreprise prête à sacrifier ses employés pour conserver ses profits (toute ressemblance avec notre environnement actuel n'est pas accidentelle). Fidèles à l'esprit du célèbre ours paresseux, les retrouvailles inévitables seront l'occasion de mesurer le poids de l'oubli, de célébrer la puissance de l'imagination et la joie de ne rien faire. Certes, ce film Disney célèbre finalement moins une révolution à venir que le bonheur des congés payés. Mais on espère que ce petit pas pour la multinationale soit un grand pas à venir pour le cinéma pour enfants. – BD

